



Le trompette sonna le rappel. (Page 982.)

grand que ses compagnons, se tenait en arrière dans l'ombre.

A l'annonce que fit en entrant le sergent que, selon toute probabilité, il amenait deux mazarins, les trois gentilshommes dressèrent l'oreille et prêtèrent attention. Le plus petit des trois, qui avait fait deux pas en avant, en fit un en arrière et se retrouva dans l'ombre.

Sur l'annonce que les nouveaux venus n'avaient point de passes, l'avis unanime du corps de garde parut être qu'ils n'entreraient pas.

— Si fait, dit Athos, il est probable au contraire que nous entrerons, car nous paraissions avoir affaire à des gens raisonnables. Or, il y aura une chose bien simple à faire : ce sera de faire passer nos noms à Sa Majesté la reine d'Angleterre ; et si elle répond de nous, j'espère que vous ne verrez plus aucun inconvénient à nous laisser le passage libre.

A ces mots l'attention du gentilhomme caché dans l'ombre redoubla, et fut même accompagnée d'un mouvement de surprise tel, que son chapeau repoussé par le manteau, dont il s'enveloppait plus soigneusement encore qu'auparavant, tomba : il se baissa et le ramassa vivement.

— Oh ! mon Dieu ! dit Aramis poussant Athos du coude, avez-vous vu ?

— Quoi ? demanda Athos.

— La figure du plus petit des trois gentilshommes ?

— Non.

— C'est qu'il m'a semblé... mais c'est chose impossible.

En ce moment le sergent, qui était allé dans la chambre particulière prendre les ordres de l'officier du poste, sortit, et désignant les trois gentilshommes, auxquels il remit un papier :

— Les passes sont en règle, dit-il, laissez passer ces trois messieurs.

Les trois gentilshommes tirent un signe de tête et s'empressèrent de profiter de la permission et du chemin qui, sur l'ordre du sergent, s'ouvrait devant eux.

Aramis les suivit des yeux. et au moment

où le plus petit passait devant lui, il serra vivement la main d'Athos.

— Qu'avez-vous, mon cher ? demanda celui-ci.

— J'ai... c'est une vision sans doute.

Puis, s'adressant au sergent :

— Dites-moi, monsieur, ajouta-t-il, connaissez-vous les trois gentilshommes qui viennent de sortir d'ici ?

— Je les connais d'après leur passe : ce sont MM. de Flamarens, de Châtillon et de Bruy, trois gentilshommes frondeurs qui vont rejoindre M. le duc de Longueville.

— C'est étrange, dit Aramis répondant à sa propre pensée plutôt qu'au sergent, j'avais cru reconnaître le Mazarin lui-même.

— La suite au prochain numéro. —

MÉMOIRES

DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

Les cris de ceux qui s'étaient réfugiés derrière Saint-Pancrace, les coups de fusil tirés par les défenseurs de la villa Corsini et de la villa Valentini avaient éveillé les canonnières.

Au moment où ils virent la villa Corsini et la villa Valentini occupées par les Français, ils dirigèrent leur feu sur ces deux maisons de campagne.

Le bruit du canon éveilla le tambour et les cloches.

Donnons une idée du champ de bataille où va se jouer le destin de cette terrible journée.

De la porte Saint-Pancrace part une route

qui conduit directement au Vascello ; cette route a deux cent cinquante pas de longueur environ.

Puis le chemin se divise.

Le rameau principal descend à droite, longeant les jardins de la villa Corsini, environnés de murs, et va rejoindre la grande route de Civita-Vecchia.

Le rameau secondaire, cessant d'être un chemin public pour devenir une allée de jardin, conduit directement à la villa Corsini, distante de trois cents mètres. Cette allée est flanquée, de chaque côté, par de hautes et épaisses haies de myrtes.

Un troisième rameau tourne à gauche, et, comme le premier, côtoie du côté opposé la haute muraille du jardin Corsini.

La villa Vascello est une grande et massive fabrique à trois étages, environnée de jardins et de murs. A cinquante pas d'elle se trouve une petite maison, de laquelle on peut faire feu contre les fenêtres de la villa Corsini.

Sur le chemin à gauche, à cent pas de l'endroit où il se sépare de la route, il y a deux petites maisons, l'une derrière le jardin même de la villa Corsini, l'autre à vingt pas plus avant.

La villa Corsini, placée sur une éminence, domine tous les environs ; la position en est très-forte, attendu que, si on l'attaque tout simplement et sans faire quelques ouvrages d'approche, on est forcé de passer par la grille qui se trouve à l'extrémité du jardin, et de subir, avant d'arriver à la villa, le feu concentré que l'ennemi, abrité par les haies, par les vases, par les parapets, par les statues et par la maison même, fait sur le point où les murs du jardin viennent se rejoindre à angle aigu, ne laissant entre eux d'autre ouverture que celle de la porte.

Ce terrain est partout très-accidenté, et, au delà de la villa Corsini, présente beaucoup de points favorables à l'ennemi, qui, couché dans ses plis ou abrité par des bouquets de bois, peut placer des réserves à l'abri du feu des as-